

NOUVELLES DU JOUR

Paris, 4 mai.

Elections de Paris

Résultats de quelques circonscriptions seulement.
Sont élus dans le 2e arrondissement, M. Lamon...

Le Coton Américain

On mande de New-York, au Standard, que la moitié des fabricants de coton de la Nouvelle-Angleterre, possédant huit millions de bœhnes, ont pris la décision de réduire leur production.

Les anarchistes irlandais

On télégraphie de Dublin : Aujourd'hui, la police a trouvé une demi-douzaine de sabres-bonnettes, cachés dans une maison de North-King-Street, à Dublin.

Mémoires révolutionnaires

On mande de Madrid, le 2 mai, à l'agence Reuters : On télégraphie de Barcelone que l'on a trouvé, hier, sur un pont du chemin de fer de cette ville, un moment même de l'approche d'un train, quatre bombes de dynamite.

Troubles universitaires

On mande de Rome, au Standard, que l'Université de Naples a été fermée à la suite de désordres parmi les étudiants.

Le désastre de San-José

L'agence Reuters a reçu de Madrid, le 2 mai, la dépêche suivante : Le capitaine-général de Cuba annonce, par dépêche, que 71 personnes ont été atteintes par l'explosion de la poudrière de San-José.

La poste dans l'Asie-Mineure

Une dépêche de Constantinople annonce que la peste bubonique a éclaté à Bedra, dans la province de Bagdad.

Chaque jour le ministère fait un pas de plus vers le radicalisme et lui livre quelque chose de l'ordre social.

Jusqu'à présent il n'avait pas pris parti dans la question du divorce et s'était borné à ne pas défendre l'indissolubilité du mariage.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim, pour le commandement du 4e corps d'armée.

Les nouvelles d'Espagne sont unanimes à constater qu'un complot avait été ourdi pour couper les fils télégraphiques et empêcher la circulation des trains.

Sur la ligne de Barcelone à la frontière française, un pont a été coupé et des poteaux télégraphiques renversés par une bande de dix individus.

La Porte n'a encore pris aucune décision définitive au sujet de la conférence, on assure qu'elle ne l'acceptera que sous réserves.

La Banque orientale était un des grands établissements de crédit de l'Angleterre et avait des comptes dans le monde entier.

Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

THIBAUDIN, COMMANDANT DE CORPS

Depuis quelque temps le bruit courait que le ministre de la guerre allait nommer M. le général Thibaudin au commandement d'un corps d'armée.

Si ce fait se réalisait, il faudrait voir un nouveau signe de la complaisance croissante de M. le ministre de la guerre pour les intrançais.

On télégraphie de Madrid, le 2 mai, à l'agence Reuters : On télégraphie de Barcelone que l'on a trouvé, hier, sur un pont du chemin de fer de cette ville, un moment même de l'approche d'un train, quatre bombes de dynamite.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

On continue à s'occuper dans les cercles militaires du choix du successeur du général de Berckheim.

et nous tout le premier — que de tons, de valeurs, de couleurs, et si la poésie n'est pas oubliée tout à fait, c'est qu'elle apparaît parfois, couronnée de lauriers, dans quelque bois sacré comme celui de M. Pavis de Chavaignes.

Mettez en regard des lignes consacrées aux toilettes à sensation du Salon les lignes consacrées à Nerio, et vous constaterez la différence.

Si l'on a annoncé le Poème des Amoureux du prince de Valori, qui contient des pages d'une sincérité et d'une communication émotionnelle, c'est à cause du nom de l'auteur, en raison surtout de ses sympathies politiques.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

Le rayon de ceci est simple. Un tableau est un objet, il tient de la place, il a un aspect réel, il représente une somme d'argent qui peut augmenter si l'artiste vit, et doubler s'il se décide à mourir.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Si la journée d'hier ne nous a pas donné tout ce que nous pouvions légitimement attendre, elle n'en a pas moins été bonne pour la ville de Roubaix.

La défaite de l'administration et de la majorité du conseil est complète et définitive. C'est plus qu'une défaite, c'est un écrasement.

M. le maire de Roubaix a péniblement obtenu 1,200 voix sur 8,500 votants ; M. Lacomme, l'homme de la cavalcade, de la suppression des processions, de la laïcisation à outrance, de l'abattage des croix, M. Lacomme vient plus loin encore avec 4,100 suffrages.

Et cela, malgré une propagande effrénée, malgré la pression plus ou moins ouverte exercée sur tout le personnel, qui, de près ou de loin, dépend de la municipalité, et auquel on avait tracé un effrayant tableau de dangers dont il était menacé par la chute de l'administration.

Quand, ce matin, on a connu ce résultat, il y a eu, partout, un véritable soupir de bonheur et de soulagement. L'opinion a compris pour commencer l'édifice de ma fortune !

Bah, à la grâce de Dieu ! Qui ne risque rien n'a rien ; non, il ne faut pas se décourager, il en arrivera à me demander ma main, je serai mariée !

Le lendemain, elle se leva de bonne heure ; sa résolution était prise d'aller jusqu'au bout ; elle monta dans un sacre, courut à Neuilly, et séance tenante elle signa l'acte de cession du pensionnat contre vingt mille francs qu'elle devait payer à son entrée en possession, c'est-à-dire le surlendemain.

Le marché, après tout, n'était pas mauvais, elle avait un établissement assez bien achalandé, muni d'un matériel complet ; son prix d'acquisition payé, il lui restait encore une somme de dix mille francs pour faire face à l'imprévu et comme fonds de roulement.

Trois jours plus tard elle était installée ayant eu égard à Hortense avec elle. L'enfant avait bien pleuré et elle, Hortense, avait eu un moment de tristesse, mais à son âge, les violentes douleurs ne sont pas de longue durée. La sienne s'était apaisée promptement sous l'influence des distractions d'une vie nouvelle.

Le plus à plaindre fut sans contredit le marquis, qui tout d'un coup se trouva seul dans son immense hôtel ; c'était pour lui une véritable nécropole, rien n'y vivait plus.

Sa première soirée fut lamentable ; à peine s'il toucha au dîner qui lui fut ser-

vi : le billage de sa fillette ne se faisait plus entendre, Berthe lui manquait ; ses beaux yeux qui se fixaient sur lui, sa voix bien timbrée dont les notes le charmaient, tout cela avait disparu comme un rêve évanoui.

— Pourquoi, se disait-il, a-t-elle refusé ma proposition ? c'était cependant un avenir que je lui offrais, un avenir au delà de ses espérances : elle meurt peut-être vingt ans à amasser la somme dont je consentais à payer quelques années de dévouement.

— C'est par fierté sans doute ? — Elle a considéré cette prime comme une sorte d'aumône ; je comprends cela et je ne puis que l'en estimer davantage.

Sa nuit fut plus mauvaise encore, et le lendemain il se sentit pris de lassitude. Ses travaux habituels, il les négligea. La science paraissait avoir perdu pour lui tous ses charmes.

Ce fut avec impatience qu'il attendit l'heure où il pourrait se rendre au pensionnat de Neuilly. Un bon moment pour lui. Il retrouva Hortense et Berthe qui lui montra l'installation de son élève. Certes, il était impossible de mieux faire ; au lieu de la mettre dans le dortoir commun avec les autres élèves, elle l'avait placée dans sa propre chambre, un petit lit avec des rideaux blancs ; l'enfant paraissait avoir pris son parti.

(A suivre.)

L. VÉLAN.

L'IMPOT SUR LA BETTERAVE

La Patrie termine ainsi un article relatif à l'impôt sur la betterave :

Nous parlions tout à l'heure de législation impéroyable. Cette considération amène à rentrer dans l'ordre d'idées dont s'occupe plus particulièrement notre article, pour dire qu'une amélioration dans l'industrie sucrière et dans la production de la betterave, dont vivent les populations de plusieurs de nos départements, ne sera contenue que par une modification profonde du régime fiscal en vigueur.

Ce régime fiscal est condamné aujourd'hui, en raison de ses résultats. Ils se résument dans un accroissement des importations allemandes et dans le développement d'une concurrence contre laquelle, si l'on n'y a rien, il serait trop tard bientôt de réagir.

Ce qu'il faut établir à la place d'un système conduisant rapidement des milliers de familles aux privations et à la ruine, c'est un impôt simple, rationnel et modéré sur la betterave.

Avec cet impôt, qui réclame toutes les personnes compétentes, l'activité se trouvera rendue aux anciennes fabrications, la création de nouvelles entreprises pourra aussi être tentée avec de sérieuses chances de réussite.

De son côté, l'agriculture ne manquera pas d'en retirer de considérables avantages.

L'intérêt qu'aura le cultivateur à ne préparer et à ne livrer sur les marchés que des produits de choix aura pour premier effet une amélioration sensible de la culture de la betterave, suivie d'une augmentation naturelle de son rendement en sucre.

Puis les débris de la betterave serviront à la nourriture du bétail, et le bétail à son tour formera un fumier qui améliorera la terre, appelée de la sorte à donner de plus amples récoltes de céréales.

Voilà, énumérés en peu de mots, les profits qu'obtiendra l'agriculture de l'application d'un système capable d'introduire et de développer en France l'exploitation perfectionnée de la betterave.

Production du sucre, production du bétail ou de la viande, production du blé : tout se tient dès lors et tout s'enchaîne dans la matière qui nous occupe.

Ce sujet, nous avions fait de le dire au début de notre article. Est vraiment digne à la fois de l'attention des agriculteurs, des industriels et des économistes.

REVUE DE LA PRESSE

UT PICTURA POESIS... Pauvre poésie ! Est-elle assez écrasée par la peinture ? Du pied d'égale où Horace nous la montre avec sa saur la peinture, elle est passée au pied de grue, qu'elle fait, inutilement le plus souvent, au seuil de la critique. Quelle mine ferait un recueil de vers, fussent-ils superbes, qui paraîtrait le 1er mai, à côté de la toile du dernier barbouilleur ? On ne parie —

dressant dans sa petite taille, elle ajouta : Vous êtes des méchants vous, père, puisque vous la laissez partir, vous, petite-mère, puisque vous voulez nous abandonner.

Puis prenant la fille du professeur par la main, elle l'attira vers son père, comme pour les unir.

— Je suis votre enfant à tous les deux, restez donc ensemble, si réellement vous m'aimez.

Cette scène avait vivement impressionné le marquis de Noireterre.

— Retire-toi, mon enfant, l'heure du sommeil est venue. Berthe et moi nous allons causer ensemble et examiner s'il est possible de te contenter.

— Je vais prier si fort le bon Dieu, qu'il m'exaucera, j'en suis sûre, fit la fillette avant de s'éloigner.

Lorsqu'ils furent seuls, le marquis reprit ainsi la conversation.

— J'ai beaucoup réfléchi, dit-il, puisqu'un déchirement est devenu nécessaire, je préfère en avoir moi-même la plus grosse part. J'accepte votre proposition, ma chère Berthe. Vous pouvez conclure votre acquisition, je vous donnerai Hortense pour élève.

— Merci ! merci ! monsieur le marquis, que vous êtes bon ! — Ma vie va être maintenant bien désolée, bien solitaire, continua-t-elle ; avec vous et mon enfant va disparaître la joie de ma maison.

FEUILLETON DU 4 MAI — (N° 7.)

L'ESPIONNE

— Je n'accepte ni ne refuse votre proposition, dit M. de Noireterre, j'ai besoin de réfléchir. Vous m'accorderez bien quelques jours, n'est-ce pas ?

— Très volontiers, répondit-elle. Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

— Très volontiers, répondit-elle. Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

— Très volontiers, répondit-elle. Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

— Très volontiers, répondit-elle. Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

— Très volontiers, répondit-elle. Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

— Très volontiers, répondit-elle. Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

— Très volontiers, répondit-elle. Le coup qu'elle venait de porter, après l'avoir longtemps médité allait-il produire les effets qu'elle en attendait ?

vous me direz tout Berthe, et elle se jeta en pleurant dans ses bras.

— Emu de cette scène, M. de Noireterre se décida à parler.

— Eh bien, méchante enfant, dit-il, puisque tu veux savoir la cause de ma tristesse, je te la dirai. Tu gouvernante a pris une grande résolution, elle veut acheter un pensionnat de jeunes filles. Je lui suis trop attaché pour la désapprouver.

— Elle fait bien de songer à l'avenir, mais je ne puis penser sans douleur à la séparation qui aura lieu.

— Je ne veux pas que vous me quittez, fit-elle, en redoublant de caresses.

— Si tel est ton désir, ma chérie, nous ne nous quitterons point, répondit Berthe, en lui rendant ses baisers.

— Vous demandez si je le veux ? Ah ! pour ne point vous perdre, je consentirai à tout.

— Eh bien ! ce moyen, je vais te le dire, tu me suivras dans mon institution, tu y seras ma fille, je t'aimerai d'autant plus que tu seras séparée de ton père.

— Je ne veux pas le quitter non plus ! cria la fillette qui, s'arrachant aux bras de sa gouvernante, passa dans ceux de son père.

— Il faut cependant, ma chère Hortense, que tu choisisses entre Mlle Berthe et moi.

— Est-ce possible ? fit-elle, les yeux inondés de larmes. Est-ce que mon cœur peut se partager entre vous ? Puis se